

drid,

L'histoire et tous les secrets d'un empire bâti **brique par brique**



Jen Andersen retrace l'histoire d'un succès à nul autre pareil, mais aussi celle du fondateur de Lego, Ole Kirk Christiansen, qui a lancé la production des célèbres petites briques en 1949, en dépit du scepticisme de ses enfants.

La Repubblica

RÉCIT

MICHELE SMARGIASSI

Janvier 1949. Dans le bureau vieillot de l'entreprise familiale, la discussion s'éternise, acharnée. Les quatre fils sont sceptiques et ne veulent pas abandonner la production traditionnelle et éprouvée de jouets en bois. Après un temps, toutefois, le patriarche, Ole Kirk, se lève, impose le silence et tranche le débat : « J'ai demandé à Dieu, et j'ai foi en ces petites briques ! » Sa décision est prise. La vieille usine de production se convertira au plastique. Et le conseil divin se révélera avisé. En quelques années, « ces petites briques » deviendront le jouet le plus aimé du XX^e siècle.

Entre saga familiale, aventure entrepreneuriale et interventions surnaturelles, Jens Andersen, biographe de renom, évoque une histoire prenante et hors de l'ordinaire. Tout au long de ses quatre cents pages, *La saga Lego, la petite brique qui a conquis le monde* raconte le destin épique d'une entreprise partie à la conquête du monde, dont le triomphe fournit une clé de lecture symbolique du XX^e siècle. Une sorte de parabole évangélique emplit des contradictions propres à un siècle à la fois constructeur et destructeur, rationaliste et mystique, comptable et idéaliste.

L'idée n'est pas originale

Dieu avait dit oui. Ainsi était Ole Kirk Christiansen : un homme dévot et plein de sens pratique. « Je prie tout le temps », avait-il coutume de dire. « Je prie pour que les commandes arrivent, je prie pour réussir à fabriquer les produits, et je prie pour être payé. » Après avoir grandi dans les landes, il achète, en 1915, une menuiserie à Billund, un village microscopique au centre du Danemark : une centaine d'âmes réunies autour d'une gare. Billund, aujourd'hui, est doté d'un aéroport.

D'abord charpentier, il se spécialise ensuite dans les objets en bois du quotidien puis, progressivement, dans les jouets taillés et peints à la main : un canard qui ouvre le bec, un petit train rouge... Entre coups de chance, coups du

sort et coups de génie, sans oublier un incendie, les affaires marchent plutôt bien. La mode éphémère mais irrésistible du yo-yo lui permet d'accumuler un certain patrimoine. Même durant la guerre et l'occupation nazie, son entreprise continue de prospérer ; face à l'angoisse, le désir de protéger ses enfants ne fait que redoubler. Et les pays nordiques sont déjà, à l'époque, le berceau d'une culture moderne de l'enfance, entre pédagogie pointue, jeux éducatifs et recueils de contes de fées.

Après la guerre, le bois de hêtre est introuvable et hors de prix, mais de nouveaux matériaux synthétiques font leur apparition, comme la bakélite. Sont-ils aussi fiables, cependant ? En 1948, Kirk achète une presse et commence à produire de menus objets, comme des hochets pour bébé ou des figurines d'animaux. Le succès est modeste.

Mais un jour, le commerçant qui lui vend ses machines sort de sa poche un drôle de jouet. « Vous savez, ils produisent ça, en Angleterre... » Il s'agit d'un petit cube coloré avec des plots sur le dessus qui viennent s'encaster dans le fond creux d'un cube identique. Un jeu de construction, en somme, mais innovant. L'idée qui a fait la fortune de Lego n'est pas originale, et Ole Kirk en a porté le poids sur la conscience durant des années : il a en effet copié le design de l'entreprise britannique Kiddicraft, qui avait commis l'erreur de ne pas faire breveter son invention au Danemark.

Dans les faits, la première production n'est pas une franche réussite. Les clients se plaignent : les briques ne tiennent pas bien et les constructions s'effondrent. C'est pour cette raison que les fils d'Ole doutent autant. Mais le patriarche, qui a commencé sa carrière en travaillant de ses propres mains, trouve la solution : il insère dans le corps creux un système de cylindres et de nervures qui permet aux pièces de s'imbriquer les unes dans les autres de manière très solide, mais aussi de se détacher très facilement. C'est ce modèle de génie qui est breveté le 28 janvier 1958 et qui conquiert la planète entière en quelques années.

« Joue bien » en danois ou « j'unis » en latin

Le nom Lego vient de la contraction du danois *leg godt*, qui signifie « joue bien ». Ce n'est que plus tard que les membres de la famille se rendent compte que ce même mot signifie « je mets ensemble, j'unis » en latin. C'est là le secret du succès et le début de la fortune à venir : la construction.

Ces années-là, la reconstruction bat son plein et les immeubles surgissent des décombres des bombardements. L'architecture est carrée, la rigueur orthogonale rationaliste domine, le mot d'ordre est *less is more*, et les formes simples, lisses et modulaires, prêtes à l'emploi, s'imposent dans le préfabriqué. En dépit de son aspect « brutaliste » (style architectural issu du mouvement moderne), la brique Lego originale, dotée de huit tenons, peut s'encaster avec une autre pièce identique de pas moins de vingt-quatre manières différentes, dans le plus pur esprit Le Corbusier.

Ces modestes petits morceaux de plastique renferment l'utopie d'un monde parfaitement décomposable et recomposable. Un monde numérique déjà prêt pour l'informatique. Plus qu'un jeu,



La saga Lego
JENS ANDERSEN
Dunod
384 p.
26,90 euros
E-book
18,99 euros

c'est une véritable matrice. Certains commencent à parler de « système Lego », exactement comme on évoque le « système capitaliste ». L'idéologie est d'ailleurs la même : plus on possède de pièces, plus on peut faire de choses. L'accumulation est une vertu et une source de pouvoir ; la boîte contenant les briques en vrac devient un patrimoine dont on hérite et qui passe de père en fils, continuant ainsi à répliquer l'ancien et le nouveau monde, la charrette et la fusée réunies. Comme pour le capital, la valeur des pièces Lego ne diminue jamais. On peut toujours jouer, même si on en perd. Aujourd'hui encore, les dirigeants de Lego aiment parcourir le monde avec une brique de 1958 en poche, pour montrer qu'elle s'assemble à la perfection avec celles de la dernière génération.

Le concept clé est donc que l'on peut bâtir la complexité à partir de la simplicité. Un commandement moderniste. Mais le rationalisme aussi a son pendant baroque, et Lego en est la victime. Les types de pièces se multiplient. En 1963, Lego introduit sa première roue. En 1966, il fait tourner ses roues grâce à un petit moteur électrique, passant ainsi de l'imitation statique du bâtiment au génie dynamique.

Des robots Lego programmables

Par la suite, toutefois, les briques deviennent de plus en plus spécialisées et de moins en moins polyvalentes, à tel point que le concept d'interchangeabilité et de modularité disparaît. Les pièces d'une boîte donnée ne peuvent être utilisées que pour construire ce modèle précis, et des instructions font leur apparition. Les pédagogues des pays du Nord s'insurgent : les nouveaux produits disent aux enfants comment ils doivent jouer, et c'est une honte !

La question du genre se pose également. Les petites filles n'aiment pas les Lego. Les sondages trouvent une explication : les briques ne sont que des objets et manquent de vie. En 1970, apparaît donc le bonhomme Lego, une figurine anthropomorphe avec des jambes et des bras mobiles ainsi que des mains préhensiles. Le monde de l'informe capable de créer des formes infinies devient ainsi un monde fini et balisé de formes préconçues.

Il est alors trop tard pour revenir à l'esprit des débuts, d'autant que la concurrence des jeux vidéo se fait sentir. Lego cherche donc, au contraire, à accélérer son entrée dans le futur. Au début des années 80, la marque s'allie au prestigieux Massachusetts Institute of Technology (MIT) américain pour créer des robots Lego programmables. Aujourd'hui encore, elle semble relever tous les défis et résister à l'ère des *screenagers*.

Cent ans après les copeaux de bois de la menuiserie de Billund, Lego est devenue une entreprise d'envergure internationale, forte de 90 millions de boîtes vendues par an, et l'une des marques les plus connues au monde, au même titre qu'Apple et que Coca-Cola. Il faut reconnaître qu'Ole Kirk – que ses employés qualifiaient, durant les luttes syndicales, de « gars de campagne multinational dur comme le granit » – et les trois générations de tenaces héritiers qui lui ont succédé ont le mérite d'avoir saisi, dans un simple parallépipède de plastique coloré, la parabole idéologique d'un siècle fasciné par les utopies et obsédé par les dividendes.

Je prie tout le temps. Je prie pour que les commandes arrivent, je prie pour réussir à fabriquer les produits, et je prie pour être payé

Ole Kirk Christiansen
Fondateur de Lego

”

Aujourd'hui encore, les dirigeants de Lego aiment parcourir le monde avec une brique de 1958 en poche, pour montrer qu'elle s'assemble à la perfection avec celles de la dernière génération. © DR.

La chaîne de douze auberges madrilènes dont font partie l'Hostel Thirty One ou, ici, la Casa Sofia propose des chambres pouvant accueillir six, huit, douze, quinze ou vingt lits. © FERNANDO PEINADO.

ments frauduleux.

Comme l'avait promis le réceptionniste de l'Hostel Thirty One, un Uber vient récupérer le client et le dépose à l'autre auberge de la propriétaire, Casa Sofia. Là encore, il s'agit d'un établissement discret, situé au rez-de-chaussée d'un immeuble. A son arrivée, l'employé d'accueil pose une question habituelle, la même qu'à tous les nouveaux clients : « Vous savez que la chambre est partagée avec de nombreuses personnes ? »

Un voleur dans la chambre

Il guide le client vers une chambre de huit et lui remet un drap pour se protéger du froid. Les résidents sont principalement des hommes jeunes, aux profils différents : un étudiant mexicain, venu suivre un master en architecture, qui y vit depuis plusieurs semaines en attendant de trouver un appartement à louer ; un Marocain qui ne maîtrise pas l'espagnol mais utilise une application de traduction automatique pour communiquer ; ou encore un Brésilien arrivé la veille dans l'espoir de gagner sa croûte comme agent de ménage et de trouver – idéaliste – une chambre pour moins de 300 euros.

A minuit, l'agitation monte. Un voleur s'est glissé dans une chambre et a dérobé l'ordinateur portable d'un jeune Allemand, le chargeur Samsung d'un jeune Vénézuélien et le sac banane de l'étudiant mexicain. Accompagné des victimes, le réceptionniste lance une recherche dans les chambres. Ils allument les lumières, réveillent les occupants, ouvrent les valises... En vain. Un peu plus d'une heure plus tard, les concernés se retirent dans leur chambre, la tête basse. « Je crois que je ne vais plus réussir à dormir », glisse un Colombien apeuré, qui a eu la chance de ne rien se faire voler. Cette nuit-là, le matelas gonflable est le moindre de leurs soucis.



L'utopie d'un monde parfaitement décomposable et recomposable. © DR.

